

impurs et féroces, des oiseaux de proie, du fiel et du poison;

16° 17° le tapana et le sampratâpana, lieu des grandes et terribles souffrances;

18° Lohasancan, place des dards de fer;

19° Le ridjicha, lieu où les méchants sont brûlés sur des grils de fer.

20° L'asipatravana, ou lieu des épées et des tridents.

21° La salmali ou rivière de feu.

Les supplices qu'endurent les damnés dans ces différentes demeures sont épouvantables; voici un court extrait du *Padma-Pourana* suffisant pour faire comprendre l'esprit qui a donné le jour à ces inventions sacerdotales.

« Une nuit éternelle enveloppe le naraca, on n'y entend que des gémissements et des cris affreux. Les douleurs les plus aiguës qui puissent être causées par le fer et le feu y sont ressenties sans interruption. Il y a des supplices affectés à chaque genre de péché, à chaque sens, à chaque membre du corps; feu, fer, serpents, insectes venimeux, animaux féroces, oiseaux de proie, poison, puanteur effroyable, tout en un mot est employé pour tourmenter les damnés.

« Les uns ont les narines traversées par un cordon à l'aide duquel on les traîne sans cesse sur le tranchant de haches extrêmement affilées; d'autres sont condamnés à passer par le trou d'une aiguille, et sont pour cela battus sur une enclume par de noirs démons; ceux-ci sont entre deux rochers aplatis qui se joignent ensemble, les écrasent sans les détruire. Ceux-là ont les yeux continuellement rongés par des vautours affamés; on en voit des milliers qui nagent continuellement et barbotent dans des étangs pleins de boue immonde et de détritus en putréfaction, ils sont eux-mêmes une pourriture vivante rongée par les vers... » Arrêtons-nous là; à quoi bon donner jusqu'au bout le récit de ces tristes folies, à l'aide des-

quelles les prêtres de tous les temps et de tous les pays ont essayé d'abêtir la conscience humaine.

Comme on le voit, plus nous avançons et plus le bagage catholique devient léger; peu à peu, toute cette prétendue révélation divine, ramenée au point de vue où il faut se placer pour la juger, s'écroule et entraîne avec elle la bonne foi de ses auteurs.

Les doctrines des apôtres, fruit d'un éclectisme intelligent, ne pouvaient oublier de copier l'enfer, le naraca brahmanique, qui pendant tant de siècles sut procurer aux prêtres de l'Orient, par la peur de ces tortures terribles et inconnues, d'abondantes offrandes et l'obéissance passive à leurs ordres.

Bien qu'aujourd'hui, sous l'influence des jésuites, ces prétoriens du droit religieux, la croyance aux démons et aux serpents, au feu et aux divers instruments de torture de l'enfer, se symbolise pour les hautes classes, auxquelles on donne à entendre que le châtement consiste surtout dans la privation de la vue de Dieu, ceux qui sont chargés de prêcher aux travailleurs, aux femmes et aux humbles, à tout ce qui est peuple enfin..., en sont encore à la description du *Padma-Pourana*.

CHAPITRE XIV.

LE CULTE DU SOLEIL.

L'eau et le feu.

Les djeïnas et les brahmes ne rendirent au soleil qu'un culte symbolique qui se rapprocha beaucoup plus du naturalisme scientifique que de la superstition religieuse. Mais la croyance commune est qu'il n'en fut pas de même pour la plupart des autres peuples de l'antiquité, et il est généralement admis que le soleil fut adoré comme un Dieu par les Égyptiens sous le nom d'Osiris;

Par les Perses sous le nom de Mithra ;

Par les Phéniciens sous le nom d'Adonis ;

Par les Chaldéens sous le nom de Baal ;

Par les Chananéens sous le nom de Moloch ;

Par les Grecs et les Romains sous celui d'Apollo-Phœbus.

Les Océaniens de la Polynésie l'ont également adoré et divinisé sous le nom d'Oro ; et les populations autochtones du Pérou sous celui de Patchacamak.

Le sujet est trop vaste pour que nous puissions, dans les limites d'un chapitre, l'étudier sous toutes ses faces. Une histoire approfondie du culte du soleil serait l'histoire de tous les peuples de l'antiquité. Aussi n'en voulons-nous traiter très-sommairement qu'un point particulier, celui qui se rapporte

à la contrée la plus ancienne, l'Inde ; et à l'idée symbolique que *sourya* (le soleil) représente dans la religion brahmanique.

Nous avons vu que la transmigration des âmes ou métemp-sycose, dogme du *retour* de l'homme par le mal aux espèces inférieures d'où il était sorti, n'était que la traduction religieuse de la doctrine philosophique de Kapila qui niait l'existence d'un Être suprême et soutenait que la nature par ses seules forces et ses seules propriétés avait donné naissance à des phénomènes dont l'enchaînement et les modifications auraient graduellement produit tous les êtres vivants.

Les deux agents suprêmes de toutes ces transformations sont l'eau et la chaleur, c'est-à-dire le feu. A la suite de la science qui constatait et étudiait ces forces, la religion brahmanique leur rendit un culte symbolique comme aux deux plus grandes manifestations de la puissance divine et de la vie.

Écoutons Manou, unissant dans un seul verset le culte religieux et la croyance scientifique.

Livre III, *sloca* 76.

« L'offrande de beurre clarifié jetée dans le feu de la manière convenable (par le brahme prêtre) s'élève vers le soleil ; du soleil elle descend en pluie, de la pluie naissent les végétaux alimentaires, et de ces végétaux les créatures. »

Il serait difficile, croyons-nous, d'indiquer d'une manière plus claire et plus précise la filiation de ce culte que beaucoup ont traité de superstition grossière, et qui fut dans l'Inde ancienne le produit d'un naturalisme philosophique et élevé. En honorant l'eau et le feu, le brahme n'avait d'autre intention que celle de remercier Dieu, dans ses plus importantes créations, et il est impossible de croire à une adoration pure et simple des éléments en face des milliers de prières et d'invocations dont les livres sacrés sont remplis à ce sujet.

Voici par exemple quelle est la prière que le brahme prononce au soleil levant lorsqu'il quitte sa demeure, pour se rendre près de l'étang des ablutions :

« Adoration à Brahma !

« O soleil, le feu est né de toi, et c'est de toi que tout tire son éclat, tu es l'œil, la lumière et la vie de l'univers !

« Adoration à Brahma ! »

Arrivé près de l'étang sacré, il prend un peu d'eau dans le creux de sa main, en boit quelques gouttes et se verse le restant sur la tête en prononçant les paroles suivantes :

« Adoration à Brahma !

« Eau, reste sur la terre, car la vie ne saurait exister sans toi, tombe en abondance pour fertiliser nos campagnes.

« Eau, purifie mon âme de toute faute et mon corps de toute souillure.

« Adoration à Brahma ! »

On connaît la célèbre invocation au soleil du *Rig-Véda* que nous avons déjà eu occasion de citer dans *la Bible dans l'Inde* et qu'il nous paraît utile de rappeler ici.

*
* *

« O radieux et brillant soleil, reçois ce chant toujours excellent et toujours nouveau que j'adresse à tes vertus.

« Daigne accepter mon invocation ; que tes rayons descendent visiter mon âme avide, comme un jeune amoureux qui court recevoir les premiers baisers de sa maîtresse.

« Soleil ! toi qui illumines la terre, et dont la lumière féconde toutes les choses, protège-moi.

« Méditons sur ta lumière admirable, pur et resplendissant soleil ; qu'elle éclaire et dirige notre intelligence.

« Les prêtres, par des sacrifices et de saints cantiques, l'honorent, ô soleil resplendissant, car leur intelligence voit en toi la plus belle œuvre de Dieu.

« Avide de nourriture céleste, je sollicite par mes humbles prières tes dons précieux et divins, ô sublime et brillant soleil ! »

*
* *

Notre troisième chapitre contient plusieurs invocations à l'eau et au soleil qui sont entièrement dans le même esprit.

Nous pourrions multiplier à plaisir ces extraits, tous accuseraient cette double croyance scientifique et religieuse des brahmes, attribuant, comme les doctrines physiologistes modernes, à l'eau et à la chaleur le suprême rôle dans la nature. Et, comme de nos jours, la croyance scientifique de Kapila, n'étudiant que des phénomènes saisissables, penchait vers le matérialisme, tandis que la croyance religieuse, tout en acceptant les mêmes phénomènes, plaçait Dieu au sommet.

Nous n'avons pas la prétention de faire accorder les deux croyances, nous constatons seulement que les luttes modernes du matérialisme et du spiritualisme, quelle que soit la forme prétendue nouvelle sous laquelle on les déguise, ont déjà divisé l'Inde ancienne en deux camps ennemis, dans lesquels les partisans du matérialisme pur et ceux d'une cause première combattaient sans plus de tolérance qu'aujourd'hui. Les civilisations humaines tournent dans un cercle vicieux.

N'est-ce pas hier qu'un esprit des plus scientifiques, M. L. Figuier, tentait de reconstituer un culte symbolique du soleil, en signalant à notre vénération cet astre, source, suivant lui, de tous les principes de vie, et dans lequel doivent retourner toutes les âmes ?

De même que la matière soumise à des lois immuables reproduit constamment les mêmes phénomènes, il semble

que la nature spirituelle, obéissant à des règles fatales, d'époque en époque, de siècle en siècle, se pose les mêmes problèmes et leur donne les mêmes solutions.

Le culte de l'eau et du soleil produisit les deux emblèmes vénérés sans lesquels aucun sacrifice brahmanique ne peut s'accomplir, l'eau *lustrale* et le feu *consacré*.

L'eau lustrale est celle sur laquelle le prêtre brahme, après y avoir fait dissoudre de l'encens, de la myrrhe, du girofle, du musc, du sandal, de la cannelle, de l'iris et du sel, prononce les paroles suivantes de la consécration :

« Au nom de Brahma, Vischnou et Siva, que cette eau devienne l'eau de purification. »

Cette eau sert à toutes les cérémonies du culte, aux purifications des prêtres et des instruments des sacrifices, ainsi qu'à l'ondoiement des nouveau-nés.

Le feu consacré, conservé dans une lampe d'argent dans le sanctuaire, ne doit jamais s'éteindre, image symbolique de la vie et de la pureté du culte rendu à l'Être suprême. Les candélabres et les nombreux luminaires des grandes fêtes ne peuvent recevoir de feu que de la lampe sacrée.

Les bayadères, ces ancêtres des vestales, sont chargées de l'entretien de ce feu. Autrefois, celles qui le laissaient s'éteindre étaient punies de mort.

Enfin l'image du soleil, avec un triangle, symbole de la trimourty, inscrit au centre, est gravée sur tous les autels des pagodes.

Cette vénération de l'eau et du feu fut un des côtés les plus saillants du magisme, issu des pagodes de l'Inde.

Le christianisme, rameau plus moderne du vieil arbre brahmanique, n'eut garde d'oublier et l'eau lustrale de purification et le feu consacré brûlant nuit et jour près de l'autel,

et l'image du soleil, dont son saint-sacrement est la figure.

Nous sommes peu disposé, car nul esprit de système ne nous dirige, à prêter aux peuples anciens des croyances ridicules et absurdes. Si l'humble soudra, si l'esclave, si les Égyptiens des castes infimes, sur la foi des brahmes, des hiérophantes et des mages, ont cru aux superstitions du culte vulgaire, comme nos paysans croient encore aux sorciers et aux charlatans qui les trompent pour les mieux dominer, les savants et les philosophes de ces époques reculées sont là pour démontrer que les hautes classes, laissant la plèbe à ses grossières adorations, occupèrent leur temps à des études plus philosophiques et plus élevées ; Kapila et ses disciples ne rejetèrent point Dieu, par exemple, pour croire aux génies malfaisants et adorer des animaux ; leur matérialisme fut scientifique et raisonné, et leurs arguments sont encore les meilleurs de ceux employés aujourd'hui.

Aussi sommes-nous porté à croire, contrairement à l'opinion que nous avons enregistrée, au début de ce chapitre, comme assez communément admise, que la plupart des peuples anciens, les Égyptiens, Perses, Phéniciens, Chaldéens, Chananéens, Grecs et Romains, adorateurs du soleil, n'ont vu dans cet astre, à l'imitation des brahmes, les uns qu'un symbole par l'eau et le feu des deux grandes forces de la nature, les autres qu'une figure de la divinité.

CHAPITRE XV.

SENTENCES DJEÏNISTES ET BRAHMANIQUES.

Dans cette première partie de notre œuvre destinée à expliquer quelques-uns des mythes les plus importants de l'Inde qui, comme on le verra, se lie intimement à celui de l'incarnation, nous n'avons laissé échapper aucune occasion de faire remarquer combien sont anciennes la plupart des idées physiologiques, religieuses et philosophiques, sur lesquelles nous disputons encore aujourd'hui, sans parvenir à mieux nous entendre que Kapila et Vyasa quand ils discutaient sur l'origine de la monade première, que l'un soutenait créée, et l'autre émanée de l'Être suprême.

Nous ne saurions mieux étayer cette opinion qu'en donnant, d'après le *Prasada* (poème des poèmes) et le *Pratamany-yoga*, un certain nombre de maximes, d'expressions et de proverbes que beaucoup de lecteurs seront très-certainement étonnés de voir attribuer à l'Inde. Le christianisme ayant ramassé tout ce qu'il avait trouvé de bon dans la philosophie antique et dans le brahmanisme, pour l'attribuer à la révélation, on s'est longtemps laissé bercer par cette croyance : que le Christ était le premier qui eût prêché sur la terre une morale acceptable. C'est à dessein que nous ne parlons pas de Moïse quand il est question de morale ; il suffit de lire, dans le texte non expurgé par les traductions jésuitiques, les prescriptions attribuées à

ce législateur, pour demeurer convaincu qu'elles conduiraient droit en cour d'assises celui qui les suivrait aujourd'hui. Incestes, assassinats, massacres stupides, vols à main armée, enlèvements de filles vierges, viols, tous les crimes enfin qui émaillent les articles du code pénal de tous les peuples, se rencontrent pêle-mêle dans ce livre de sang qu'on appelle la Bible, et qu'on voudrait nous donner comme l'expression de la sagesse divine. Voici ces maximes que nous laissons dans l'ordre du recueil que nous citons :

*
* *

« Quand nous mourons, nos richesses restent à la maison, nos parents et nos amis ne nous accompagnent que jusqu'au bûcher, mais nos vertus et nos vices, nos bonnes œuvres et nos fautes nous suivent dans l'autre vie.

*
* *

« Si à une liqueur composée de sucre, de miel et de beurre liquide mêlés ensemble, on ajoute un grain du margousier, le tout devient si amer que, quand il tomberait dessus une pluie de lait durant mille ans, ce mélange ne perdrait rien de son amertume. Tel est le symbole des méchants qui, quelque bien qu'on leur fasse, ne perdent rien de leur naturel enclin au mal.

*
* *

« Notre père est celui qui nous nourrit ; notre frère, celui qui nous rend service ; notre ami, celui qui met sa confiance en nous ; nos parents, ceux dont les sentiments s'accordent avec les nôtres.

*
* *

« On ne doit point s'attacher à un pays qui n'est pas le nôtre, ni servir l'étranger. On doit renoncer à des parents qui

ne pratiquent point la vertu, ne point retenir ce qui ne nous appartient pas et quitter un professeur incapable de nous diriger.

*
* *

« Si l'on a entrepris quelque chose au-dessus de ses forces, il faut y renoncer ; si un particulier déshonore toute une tribu, on doit l'en exclure ; si un habitant peut causer la ruine de tout un village, il faut l'en chasser ; si un village peut causer celle de tout un district, il faut le détruire ; mais si un district occasionnait la perte de l'âme, il faudrait le quitter.

*
* *

« De même qu'une plante qui croît dans les forêts devient l'amie du corps, lorsque par sa vertu elle le guérit d'une maladie qui l'afflige, quelque distance qu'il y ait d'ailleurs de l'un à l'autre, de même aussi celui qui nous rend service doit être considéré comme notre ami, quelque abjecte que soit sa condition, et quelque distance qu'il y ait de lui à nous.

*
* *

« Quelque service que l'on rende aux esprits pervers, le bien qu'on leur fait ressemble à des caractères écrits sur l'eau, qui s'effacent à mesure qu'on les trace. Mais le bien doit être accompli pour le bien, car ce n'est pas sur la terre qu'il faut attendre sa récompense.

*
* *

« Dans les afflictions, la misère et l'adversité, on reconnaît ses véritables amis.

*
* *

« L'homme d'esprit est celui qui sait parler et se taire à propos, dont l'amitié est naturelle et sincère, et qui ne promet rien qu'il ne lui soit possible d'accomplir.

*
* *

« Le sage montre un visage égal dans l'adversité et la prospérité ; il ne se laisse abattre par l'une, ni enorgueillir par l'autre.

*
* *

« Le meilleur remède à tous les maux, à toutes les souffrances, à tous les chagrins, c'est la vertu.

*
* *

« Le paria est le plus vil des hommes, mais celui qui méprise ses semblables est au-dessous du paria.

*
* *

« Le soleil est la lumière du jour, la lune est la lumière de la nuit ; les enfants vertueux sont la lumière des familles.

*
* *

« Les rois cherchent la guerre comme les mouches recherchent les ulcères ; les méchants ne se plaisent que dans les querelles ; l'honnête homme fuit les rois, les mouches et les méchants.

*
* *

« On peut comparer l'homme vertueux à un gros arbre touffu, qui, tandis qu'il est lui-même exposé aux ardeurs du soleil, procure de la fraîcheur aux autres en les couvrant de son ombrage.

*
* *

« Les jouissances temporelles passent comme un songe ; la beauté se flétrit comme une fleur ; la vie la plus longue disparaît comme un éclair ; notre existence est comparable à une de ces bulles qui se forment sur la surface de l'eau.

* *

« On ne doit pas se fier au courant d'une rivière, aux griffes ni aux cornes d'un animal, ni aux promesses des rois.

* *

« On ne doit accorder aucune confiance à un ami dissimulé ; on ne peut éprouver que du chagrin d'une femme qui n'a pas une conduite pure. Il n'y a que des maux à attendre dans un pays où règne l'injustice.

* *

« On connaît l'homme courageux dans le danger, et sa femme dans la misère.

* *

« L'hypocrite a beau se déguiser pour se faire passer pour un homme de bien, il ressemble au vinaigre qui, quoiqu'on le mélange de miel, de musc et de sandal, ne perd jamais son acidité.

* *

« Montrer de l'amitié à quelqu'un en sa présence, et médire de lui en son absence, c'est souffler le chaud et le froid, c'est mêler le poison à l'ambrosie (amrita).

* *

« Notre mère doit être la vérité ; notre père, la justice ; notre femme, la commisération ; nos enfants, la clémence ; nos amis la déférence envers les autres ; cette parenté nous soutiendra dans la vie et nous indiquera toujours le droit chemin.

* *

« Celui qui travaille avec diligence n'endurera pas la faim ; celui qui se livre à la contemplation ne commettra pas de

grands péchés ; celui qui est vigilant ne sera jamais pris au dépourvu ; celui qui aime son prochain possède toutes les vertus.

* *

« Les biens temporels sont comme les vagues qui se forment sur l'eau ; la jeunesse passe comme une ombre ; les richesses disparaissent comme les nuages que le vent emporte ; la vertu seule mérite notre attachement.

* *

« Pensons bien que, semblable à un tigre, la mort nous guette pour nous saisir à l'improviste ; les maladies nous poursuivent comme des ennemies acharnées ; les jouissances de ce monde ressemblent à un vase percé d'où s'écoule sans cesse l'eau qu'on y a mise jusqu'à ce qu'il soit vide.

* *

« Il serait plus aisé d'arracher une perle de la gueule d'un crocodile, que de faire que la sagesse et la prudence soient la règle de la conduite des rois.

* *

« L'orgueil, l'arrogance, la duplicité, l'avarice, la cruauté, la colère, l'envie, les passions honteuses sont des vices qui rendent l'homme méprisable. La constance, la résignation, l'humanité, la douceur, la compassion, l'action de rendre le bien pour le mal, l'amour du prochain, la tempérance, la probité, la pureté, la répression des sens, la fidélité conjugale, la véracité, la bonté et l'étude des saintes Écritures font l'homme honnête et estimable.

* *

« Se montrer l'ami de quelqu'un lorsqu'il est dans la pros-

périté et lui tourner le dos lorsqu'il est dans la détresse, c'est imiter la conduite des courtisanes qui témoignent de l'attachement à celui qui les entretient aussi longtemps qu'il est dans l'opulence, et qui l'abandonnent dès qu'il est ruiné.

*
* *

« Un orgueil démesuré, de trop grandes richesses accumulées et le service des rois sont trois choses qui ne manquent jamais d'avoir des conséquences fâcheuses.

*
* *

« On doit oublier ses bonnes œuvres et les services que l'on rend aussitôt qu'ils sont accomplis.

*
* *

« La science est la santé du corps, la vertu celle de l'âme.

*
* *

« De même que le lait nourrit le corps et que l'intempérance cause les maladies, de même aussi la méditation nourrit l'esprit, tandis que la dissipation l'énerve.

*
* *

« Les oiseaux ne se reposent pas sur les arbres où il n'y a plus de fruit ; les bêtes sauvages quittent les forêts lorsque les feuilles des arbres étant tombées on n'y trouve plus d'ombre ; les insectes laissent les plantes où il n'y a plus de fleurs ; les sangsues sortent des sources lorsqu'elles tarissent ; les femmes abandonnent un homme devenu vieux ou misérable ; un ministre quitte le service d'un roi détrôné qui ne peut plus le combler de faveur ; les domestiques abandonnent le maître réduit à la misère. C'est ainsi que l'intérêt est le mobile de tout ce qui existe.

*
* *

« La mer seule connaît la profondeur de la mer ; l'espace seul connaît l'étendue de l'espace ; Dieu seul peut connaître Dieu.

*
* *

« Les songes, l'esprit des femmes et le naturel des rois ne sont connus de personne.

*
* *

« On connaît la qualité de l'or par le moyen de la pierre de touche, on conçoit la force d'un bœuf par la charge qu'il porte ; on connaît le naturel d'un homme par ses actes ou ses discours ; mais où est la règle pour connaître la pensée d'une femme ?

*
* *

« Une bonne et honnête femme est un inappréciable trésor, c'est l'âme humaine sous la forme la plus belle, la plus gracieuse, la plus accomplie.

*
* *

« Évitez même de parler à la femme de votre ami pendant qu'il est absent, car la réputation d'une femme est aussi délicate que le lait que le plus léger souffle de vent couvre de poussière.

*
* *

« La fierté est la plus belle qualité de l'éléphant ; la vivacité, la plus belle d'un cheval ; la lune, le plus bel ornement de la nuit ; le soleil, le plus bel ornement du jour ; la propreté, le plus bel ornement d'une maison ; les enfants vertueux, le plus bel ornement des familles. La douceur, la chasteté et la modestie d'une femme sont ce qu'il y a de plus beau sur la terre.

* *

« On ne doit pas fixer son domicile dans un lieu où ne se trouvent pas une rivière pour arroser ses champs, une école pour former l'esprit de ses enfants et un temple pour prier ! »

* *

« Nous aurions beau descendre dans le naraca, établir notre demeure dans le séjour de Brahma, ou dans le paradis d'Indra, nous précipiter dans les abîmes de la mer, monter sur le sommet des plus hautes montagnes, aller habiter les plus affreux déserts, nous ensevelir dans les entrailles de la terre, affronter les dangers des combats, séjourner au milieu des insectes les plus venimeux, afin de détourner notre destinée, il ne nous arriverait que ce qu'il n'est pas en notre pouvoir d'éviter.

* *

« L'honnête homme doit tomber sous les coups des méchants, comme l'arbre sandal qui lorsqu'on l'abat parfume la hache qui l'a frappé. »

CHAPITRE XVI.

DU SYMBOLISME ANTIQUE.

LE MYTHE DU LINGUAM.

Après avoir démontré que le monothéisme trinitaire venait de l'Inde ancienne, restitué au dogme de la transmigration des âmes, ou métempsycose, son véritable sens, et prouvé que tous les grands principes du spiritualisme chrétien avaient été empruntés à la tradition brahmanique, nous allons, avant d'aborder la plus élevée des conceptions religieuses de la patrie des védas, celle de l'incarnation, dire quelques mots du mythe symbolique le plus grossier du culte de la trimourty, celui du linguam.

Les idées des brahmes furent presque toujours philosophiques et élevées.

Leur symbolisme fut, la plupart du temps, ridicule et vulgaire.

Il y eut d'un côté les croyances des prêtres et des initiés, de l'autre les superstitions de la foule, double courant auquel n'ont échappé aucunes des religions postérieures.

Qui ne sait que, même de nos jours, on ne parle pas à la Faculté théologique de la Sorbonne la même langue que dans l'église du village, et que les démons et les génies mal-